

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard Alexis BURQUIER

L'homme d'action : le caractère

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 73-80

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Homme d'action

LE CARACTÈRE

Il y a quelques jours, trois d'entre vous, délégués par les autres, je pense, sont aimablement venus m'inviter à vous adresser la parole dans une conférence. J'ai bien vite accepté, vu votre soif de la vérité que, nous professeurs, nous ne souhaitons rien tant que d'étancher dans la mesure de nos forces et, à cause de l'honneur que vous me faisiez en me donnant cet acte de confiance : aussi l'heureux, pendant ces quelques instants, malgré tout mon désir de vous satisfaire, est, avant tout, celui qui vous parle.

Sans plus tarder, pour ne pas tomber sur les pointes acerbes de La Bruyère, j'aborde le sujet qui vous sera proposé : le Caractère, sujet qui est bien opportun, puisque chaque jour, sur tous les tons, l'on vous rappelle la nécessité d'être à l'heure actuelle, des hommes d'action et pour ce, des hommes de caractère. Le grand Lacordaire, lui qui s'y entendait en fait de jeunes gens, comme le témoignent les nombreuses lettres qu'il leur a adressées, dit : « Le caractère

humain se compose de trois éléments : l'intelligence qui est le siège des pensées, le cœur, qui est le siège des sentiments, la volonté, qui est le siège des résolutions. C'est la fusion de ces trois éléments qui détermine par sa mesure tout type moral et lui donne son prix. » Arrêtons-nous au premier de ces éléments, l'intelligence, siège des pensées.

Pour être des hommes d'action, de caractère, il faut avoir une intelligence meublée, c'est-à-dire, des idées, des connaissances précises, justes, vastes, sur les hommes et sur les choses, j'ajouterais sur le temps et l'éternité. Les hommes d'action furent toujours de profonds penseurs. C'est une conséquence claire de l'axiome plus philosophique que grammatical : *nihil volitum nisi præcognitum* : on ne peut vouloir une chose, si on ne la connaît.

Un voyageur, s'il n'est un dilettante et qui a encore pour deux liards de bon sens, ne se met en route que pour un but déterminé et, s'il ne veut s'attendre aux pires déconvenues, il devra connaître le chemin qui y conduit. Nous sommes tous des voyageurs : notre point de départ est le jour de la naissance et le point terminus celui de la mort. Si nous ne voulons être taxés de sottise imprudence, il nous faut savoir notre but et sa voie, nous devons posséder la connaissance totale de l'homme qui nous dirige.

Plus que cela, vous serez les guides de la société. Dans l'alpinisme, un guide pour exercer son art aussi périlleux que hardi, doit être muni d'un diplôme. Il doit connaître les sentiers des hauteurs, les traces des sommets, avoir subi les difficultés des ascensions, en un mot fait ses preuves.

Aussi il connaît les mauvais pas, prévoit même les dangers, sait, au besoin à l'aide d'un piolet, creuser au flanc d'un rocher ou sur une mer de glace, des degrés pour les passants, ose faire traverser un abîme sans fond, sur une simple échelle, à toute une caravane et, est toujours fort pour soutenir ceux que le désespoir envahit dans la tourmente ; autrement et lui et la caravane seraient bientôt la

victime de ce gouffre qu'il longe ou la proie de cette géante crevasse qui l'écraserait dans son étau puissant. La vie de ce monde est une ascension avec ses épreuves, ses écueils, ses désespoirs, ses affres, ascension qui finira dans l'union de la créature et du Créateur.

Or, par la situation avantageuse, que, la plupart, vous avez dans le monde par vos familles, par votre intelligence, qui, d'ordinaire dépasse la moyenne, par vos études, qui vous signalent aux regards de la multitude, vous serez les guides de la société. Il vous faut donc en connaître les éléments, l'histoire, les aspirations, les défaillances, les forces, les faiblesses, en avoir la science, qui est le diplôme des guides de la société. Jusqu'à la fin du XVIII^{me} siècle, la cime gigantesque du Mont-Blanc fut vierge d'ascensions. On la jugeait même inaccessible. L'illustre de Saussure, de Genève, promit une forte récompense au premier qui réussirait à l'atteindre. Un intrépide montagnard de Chamonix, Jacques Balmat l'essaye et, le 7 avril 1786, il arrivait au sommet. Des milliers de touristes ont marché sur ses pas et sont venus s'asseoir sur le front du géant.

Vous serez pour la société d'autres Balmats, en l'acheminant à son sommet, à son but, Dieu. Pour ce faire, il vous faut la science. Laquelle ?

On peut distinguer, ici, deux espèces de science : la profane et la religieuse. L'une et l'autre est requise pour l'homme qui veut agir au milieu du monde ou dans les rangs du clergé.

Vous qui resterez laïques, pour être actifs plus tard, vous avez besoin de la science profane et dans toutes ses branches : grammaticale, littéraire, philosophique, physique. Dans un an ou deux, vos classes achevées, vous sortirez d'ici pour aller dans le monde vous chercher une place, occuper une position, utiliser vos forces de 20 ans : Vous ne resterez pas oisifs, alors même que vos rentes vous le permettraient, puisque tout oisif, comme on l'a dit, est un méchant commencé.

Cette place, vous l'aurez d'autant meilleure pour vous, même au point de vue matériel, ce qui n'est pas à dédaigner, car l'argent reste toujours le nerf de la guerre, d'autant plus honorable pour votre famille, pour votre collègue, ce qui ne peut vous laisser indifférents et, d'autant plus influente, ce qui est le tout pour l'homme de bien, qu'elle sera plus élevée, qu'elle sera première entre toutes. Comment l'obtiendrez-vous ?

Par la science. En notre temps égalitaire, le nom de famille n'a plus guère de poids, la protection tend à n'être plus de mise, si l'argent est encore puissant, il n'en rend pas plus estimable celui qui le possède. L'homme de nos jours, est ce qu'il se fait par sa valeur personnelle, par son énergie particulière.

Messieurs, sortez de nos collèges avec les meilleures notes, revenez-nous des Universités avec des « mentions », vous aurez les premières places dans le monde et vous pourrez ainsi être des hommes d'action sur une vaste échelle.

Cette place, acquise par votre mérite, qui est bien l'oeuvre de vos mains, vous devrez l'occuper non en fantômes mais en hommes pleins de vie, en remplir les charges dans leur intégrité ; votre conscience y est engagée ; vous aussi vous pouvez avoir charge d'âme. Que votre lumière ne soit pas le fanal trompeur que le corsaire place sur un écueil pour désemperer ensuite le navire, mais la lueur bienfaisante du phare qui montre sûrement le port !

Cette place, vous la ferez brillante : comment ?

Pourquoi ce juriste est-il consulté de partout dans les cas épineux ? Pourquoi cet avocat a-t-il un nom qui amène à son bureau les causes difficiles ? Pourquoi ce médecin voit-il son cabinet envahi de malades venant de tous les coins du monde ? Ils ont les uns et les autres la science, qui, comme un puissant aimant, attire tout à elle. Or, Messieurs, dites-moi, ces hommes littéralement assiégés, honorés comme personne, peuvent-ils avoir de l'influence ? Il sont des puissances, et cela, par leur science.

Autre motif.

De nos jours, un courant chez les « intellectuels », peut-il se justifier, semble nous traiter d'ennemis de la science nous surprenons quelquefois, dans nos promenades, sur des lèvres hostiles, un rictus qui paraît bien vouloir nous désigner comme des ignorants.

Il faut relever le gant, si besoin est, et prouver non par des paroles mais bien par des faits que les ignorants ce n'est pas nous, jusqu'ici, dans le passé, c'était bien ainsi : les preuves abondent. Ampère, le promoteur de la science électro-dynamique, était catholique pratiquant. Volta, le créateur de la science de l'électricité, se glorifiait de sa foi au milieu d'un monde invisible. Vous connaissez la foi de Pasteur aussi bien que sa révolution dans les science en plein XIX^{mc} siècle. Dans la médecine les Récamier, les Mélaton ont professé hautement leurs convictions religieuses. Dans la chimie, Biot, Dumas, Chevreul ont partagé nos croyances et combien d'autres ! Et dans l'enseignement avons-nous été inférieurs ? Les grandes gloires de la littérature française : Descartes, Corneille, Molière, Bossuet, Lamartine, furent élèves des Jésuites.

Si nous pénétrions dans le monde des apostats, nous trouverions encore des hommes qui se servent de ce qu'ils nous doivent pour nous insulter. Nous irions de Voltaire, élève des Jésuites, à Renan, élève de Saint-Sulpice, pour descendre... Oui les nôtres, dans le monde, furent toujours les amis de la science. Vous donc qui serez demain du monde, marchez sur leurs traces, en gardant ces nobles et vieilles traditions de famille ; ainsi vous aurez une place élevée, brillante, vous serez les vrais serviteurs de ce Dieu, qu'on a justement appelé le Dieu des sciences.

La science profane est aussi féconde pour le ministère sacerdotal. Saint François de Sales disait : « La science est le huitième sacrement pour un prêtre, » et il ajoutait en fin connaisseur, que la réforme était en grande partie le fruit

de l'ignorance des prêtres. Saint Jean Berchmans laissait en mourant, ce testament à ses frères : « Croissez en piété, dans la crainte de Dieu et dans la science. » Le P. Rootham, général des Jésuites, affirmait que le Jésuite qui possède plusieurs langues est autant de fois Jésuite qu'il sait de langues. Aussi, au moyen-âge, disait-on : *Clastrum sine armario quasi castrum sine armamentario* : un monastère sans livres est une place de guerre sans vivres. De fait, Messieurs, qu'est-ce qu'un prêtre ? Un sauveur d'âmes. Il doit voler à travers le monde avec ce mot que Satan et les siens ont aussi pour devise : Je veux des âmes. Dans ce but, il est obligé d'entrer dans tous les milieux, puisque, plus que jamais, les hommes fuient sa présence, abandonnent nos églises ; il lui faut un accès auprès des plus rebelles. Qui le lui donnera ? Souvent la science. Un prêtre de notre connaissance, convertissait un anglican presque sans s'en rendre compte. Il connaissait la langue anglaise ; ce protestant, en pays étranger, est heureux de trouver quelqu'un avec qui il peut s'entretenir dans sa langue maternelle. Il l'invite chez lui une première fois, une seconde fois, souvent à l'avenir ; il en fait d'abord son ami, son confident, plus tard son maître de religion, enfin son ministre dans la réception du baptême et son confesseur jusqu'à la mort. La science ouvre toutes les portes.

Le prêtre doit aussi pouvoir discuter et au nom de la science, car c'est en son nom qu'on prétend lui soulever des difficultés, c'est de son prestige qu'on veut les étayer.

Vous avez entendu parler de ce conférencier Sébastien Faure, encore élève des Jésuites, qui court les grands théâtres du monde pour jeter à la face de Dieu les plus horribles blasphèmes. L'an passé, le 5 janvier, tous les murs de la Rochelle étaient recouverts d'une affiche rouge annonçant une conférence de M. S. Faure sur cette question : Faut-il croire en Dieu ? et ce, pour le vendredi suivant 8 janvier, à 8 heures du soir. On déclarait que des lettres

particulières d'invitation avaient été adressées à M. Le Camut, évêque, aux membres du clergé, aux pasteurs protestants. On ajoutait :

« Il va de soi que ceux qui croient en Dieu pourront exposer librement, après M. Faure, les raisons sur lesquelles repose leur foi. » La conférence se donne et 1500 personnes sont venues applaudir le blasphémateur. A la fin, un prêtre qui, seul, sans compagnon, a osé pénétrer dans ce milieu hostile, se lève, monte à la tribune, et démontre dans un langage clair, sonore, que le conférencier qui se réclame de la science, en soutenant son athéisme, n'a aucune compétence en pareille matière et a la science contre lui :

« Vous êtes dans l'erreur, mathématiquement et mécaniquement, s'est écrié l'orateur ; vous avez tort chimiquement et biologiquement; vous avez tort physiquement et géologiquement. » A cette proposition aussi inattendue que neuve, faite au nom de la science par un des hommes taxés d'ignorance, les arguments de l'athée sont réduits à néant et les auditeurs tout à l'heure indifférents, maintenant saisis sous le poids de l'évidence, applaudissent ce prêtre, qui est venu venger son Dieu, au nom de la science.

Le prêtre doit aussi briller au milieu du monde par un éclat particulier. Comment ? Par la science. *Luceat lux vestra coram hominibus*. Il est glorieux pour nous de constater que cet ordre de Notre-Seigneur a été compris des prêtres, par l'éclat qu'ils ont jeté, le long des âges, dans les sciences même profanes. Essayons une énumération.

La méthode par l'expérimentale nous la devons à Roger Bacon, un moine franciscain. Le système planétaire, mis en honneur par Galilée, est dû au chanoine Copernic. Le physicien qui a découvert la loi de compression des gaz était l'abbé Mariotte. Le système métrique actuel remonte à l'abbé G. Mouton, de Lyon. Le célèbre Lavoisier eut comme professeur d'astronomie, l'abbé La Caille. C'est l'abbé Chappe qui inaugure la télégraphie à signaux.

C'est un évêque de Munster qui invente la bombe. C'est un dominicain, Albert-le-Grand, qui invente la boussole. C'est un autre moine, Jacques de Vitry, qui l'applique à la direction des bateaux. C'est un moine, Despina, qui invente les lunettes. C'est le pape Sylvestre II qui invente l'horloge à roues. C'est un religieux, Bède, qui explique les marées. Ce sont les Bénédictins d'Espagne, précurseurs de l'abbé de L'Epée, qui apprennent aux sourds-muets à parler. C'est un moine, Gerbert, qui introduit chez nous les chiffres arabes. C'est un missionnaire, Gui d'Arezzo, qui invente les sept notes de la musique. C'est un religieux, Magnan, qui invente le microscope. L'appareil enregistreur de nos Observatoires est l'oeuvre du Jésuite Secchi.

Cette nomenclature, bien qu'aride en elle-même, mais éloquente par ses faits, démontre que, dans l'Eglise, la Science et la Foi furent soeurs et restèrent amies, selon les ordres du Créateur. Aspirants au sacerdoce, cultivez aussi les sciences et ainsi vous pourrez plus facilement réaliser votre idéal de futurs sauveurs d'âmes.